

*LE PROTOTYPE
A TRAVERS LA MATIERE*

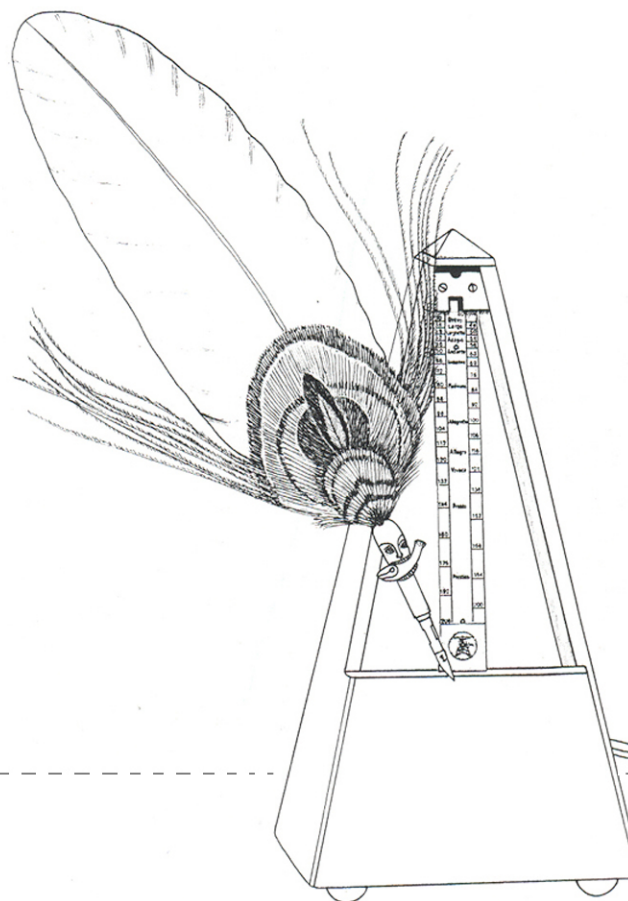
*SCULPTURES - DESSINS
oeuvres de
VIRGINIA TENTINDO
1969 - 2001*



Les prototypes de sculptures sont visités par un savoir graphique, et parviennent à une nouvelle représentation. Le travail de sculpteur est à définir comme une élaboration complexe qui aboutit à la matière. Un corps est conçu en pleine page à partir de l'observation de la statue, dans un plan qui affectivement s'accorde pour définir l'image, avec le désir d'arrêter une image avec un certain profil, ou de face. Le dessin du prototype se conçoit comme une sculpture, chaque point de la courbe correspondant à une construction rigoureuse de la pièce archétypale.

Texte Marc Kober

*DIVERTISSEMENT DE
L'OUTIL EN EQUILIBRE*



BIOGRAPHIE DISCRÈTE

Je suis née dans un pays où l'or ne se trouve plus que dans les échos perdus de vieux tangos. Les questions y poussaient aussi bien qu'ailleurs; ce sont elles seulement que j'ai emportées dans mes valises. Les réponses, j'ai commencé à les sculpter dans l'argile. J'étais aussi ambitieuse que le Créateur et aussi humble que le potier.

Le temps était une hémorragie. Les yeux des autres, des trous. Comment fait-on pour manquer du sentiment du manquer? Et pour ne pas trouver que toutes les chaises sont bancales? Je parlais, certes, mais le son de mes mots me donnait le vertige. Parfois, il me semblait qu'ils menaient une existence autonome et cabriolaient dans l'air au péril de ma vie.

Mon corps s'est accoutumé pourtant au vertige. J'ai dû apprendre à tenir la tête comme un ballon attaché à la colonne vertébrale. Ce n'était pas non plus du plus commode: chaque fois que je me balançais, jusqu'à me balancer complètement je faisais mes adieux. Après tout, le monde était terriblement vertical et bien trop logique.

Au moment même où tout sembla se mettre en place, où le temps se cicatrissa, où les orbites se remplirent de regards, où les chaises devinrent stables, où ma tête se posa sur un cou et où le sol devint droit, je changeai de lieu et j'allai au pays du marbre. Dès 1974 j'entrepris le travail de mes sculptures sur la "belle et noble matière": le bronze et le marbre, dans lesquels je voulais les perpétuer m'ont transportée dans un pays de la Toscane, nommé Pietrasanta.

Berceau mythique de Michel-Ange, les sculpteurs y arrivent, se

berçant d'un rêve de perfection de la matière. J'aime depuis lors le ronronnement des trains et leur reptation érotique dans la nuit. Ils me mènent au marbre et m'en ramènent.

Je fais des mots que l'on touche, que l'on caresse et que l'on pose devant soi, pour être certain de les avoir bien lus.

"La Chaise d'Or" est une sculpture que j'ai faite m'inspirant d'un jeu d'enfants de Buenos Aires, qui consiste à dire la phrase, en même temps que l'on croise quatre mains figurant la chaise qui accueille l'enfant:

"Esta est la silla de oro donde caga el loro".

"Ceci est la chaise en or que conchie le perroquet".

Ma mémoire s'est faufilee dans une des fissures de l'Eternel Retour où se joue le paradoxe irréversible de la vie et de la mort.

Assise sur la Chaise d'Or "quadrijambiste", avec le perroquet, elle récite obstinément l'énigme à quatre mains d'un seul mot: Or, qui se lance de l'autel de ma bouche, dans un parcours facétieux de transformations et retombe enfin sur la fillette qui file sa tresse en la dévorant. Le singe rêveur, avec son mutisme imperturbable répond à son plaisir, sous la pyramide de ses Chimères. C'est ainsi que la phrase "*Esta es la silla de oro donde caga el loro*" termine son étrange destin. Voudrais-je en finir? En me balançant en me renversant complètement, en filant à l'anglaise...

Plasticien; forme, matière, qu'est-ce cette identité identique à elle même dans son prototype et qui se nomme d'un commun nom? Matière, esprit, la balance bascule sans se décider...

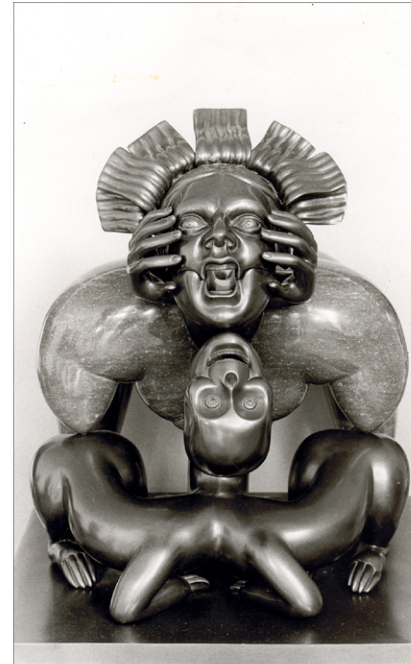
Texte de VIRGINIA TENTINDO, 1977

L'IMBRIAQUE
Automne - Hiver 1996 - 97

Texte de Julio Cortazar, 1978
VOYAGE VERS UN TEMPS PLURIEL
sur l'oeuvre de
VIRGINIA TENTINDO

Traduction de l'espagnol Laure Guille-Bataillon

**VOYAGE VERS
UN TEMPS PLURIEL**



L'œil entre dans le champ de ces images (petites, distribuées au hasard d'une table ou d'une vitrine) et instantanément il passe du temps des horloges à un autre temps où tout est comme simultané, le mythique et l'historique, et où une métamorphose élastique et continue glisse ses serpents de bronze ou de marbre de figure en figure.

Le grand Lezama-Lima a montré comment les objets d'une vitrine sont soumis à de mystérieuses interactions qui les lient, les accordent ou les détruisent; ici un petit univers de pièces nées d'une mère seule (on a d'ailleurs la tentation d'écrire Mère, en référence à la force primordiale, à la plus archaïque gestation tellurique) tendent entre elles un jeu de vibrations et un réseau de signes qui ne se peuvent donner qu'en dehors du temps usuel. Pour qui sait voir, tout coexiste sans faille et sans contradictions, on a accès simultanément au monde de Gilgamesh et des figurines de Saxe, on y trouve mêlés harpies, Coatlicue, brûle-parfums corinthiens, sphinx, terres cuites libertines, Tanit et Gudea, Cyrène, Cellini, zoomorphies précolombiennes et les génies affrontés de Babylone sous une lumière d'Ishtar. Ceci n'est pas une énumération de références mythiques ou esthétiques mais la seule façon possible de rendre compte de cette simultanéité atemporelle que Virginia Tentindó extrait de l'argile par l'imposition légère de ses mains qui en savent plus long qu'elle, plus long que nous.

Dans ce multiple circuit de forces où tout est ou peut être mandragore, Gorgone, hermaphrodite, rite phallique, hiérogamie et pourquoi pas épiphanie, rien n'est donné sur un seul plan et la multiplicité des essences est, pour plusieurs de ces sculptures, comme une invite à s'approcher et à toucher; alors on découvre que ces pièces ne commençaient pas ni ne finissaient à leur contour visuel mais que le toucher est là pour ouvrir une seconde porte basse. Légère pression, très légère poussée des doigts et le monolithique se décompose en boîte de Pandore, une tête s'ouvre pour révéler son cerveau mouvant de fruits minuscules, de crabes frémissants, un secteur se sépare de l'ensemble pour se recomposer en un ordre qui altère le tout et le transforme en interrogation permanente. On dirait que la nature s'interroge alors sur sa persistante monotonie et cherche à travers l'art quelque chose de plus que l'imitation que lui

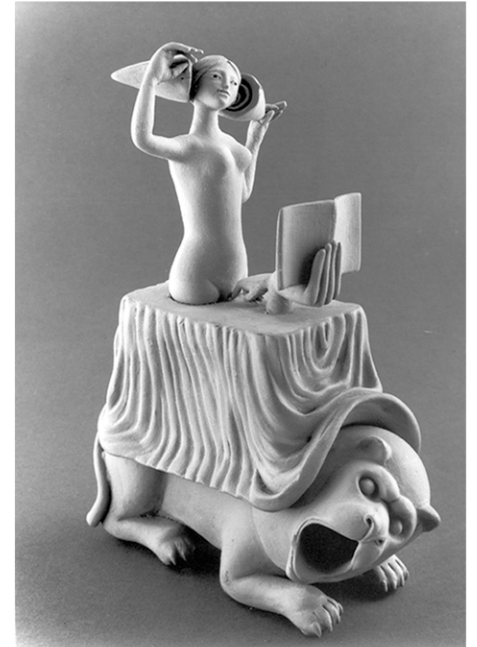
L'IMBRIAQUE
Automne -Hiver 1996 - 97

Texte de Julio Cortazar
sur l'oeuvre de
VIRGINIA TENTINDO
Illustrations :
1. Ci-git-le-verbe 1976
2. L'angle du Bac 1970

Traduction de l'espagnol Laure Guille-Bataillon

interrogation permanente. On dirait que la nature s'interroge alors sur sa persistante monotonie et cherche à travers l'art quelque chose de plus que l'imitation que lui impartait Oscar Wilde, une rénovation capable de nous arracher à la routine génétique. Là, tout est substitution parachèvement et ouverture vers de nouvelles constellations de formes; par en dessous, surgissant enlacées comme des constantes qui ordonnent et codifient cette liberté qui n'a rien du débordement, se répètent les images-archétypes: le serpent, l'accouplement cosmique et humain, la branche de fruits, le joyau, le crâne vide et écorché. Il y a comme une lutte interminable entre ce que l'homme historique respecte et redoute et la métamorphose que lui propose le saut dans le délire et la création qui ne peut se répéter.

Comme dans les bestiaires d'or qui se cachent dans un musée peu visité de San José du Costa Rica, d'autres dieux jouent à d'autres créations. Sans même le savoir peut-être, Virginia Tentindó continue de ce côté-ci de la mer une tâche secrète et infinie. Certaines de ses créatures semblent pourtant le soupçonner au cœur de leur propre présence plastique; je pense à cette belle adolescente qui émerge d'une plate-forme soutenue par un animal venu des profondeurs chthoniennes et qui écoute les rumeurs qui sourdent de deux coquillages ou de deux écouteurs. Attentive à ce qui lui parvient comme un murmure marin ou céleste, elle ne semble pas voir cette main innommable qui brandit devant elle le livre de la civilisation et de la culture, ni l'autre dont le doigt cherche son clitoris pour faire naître en elle le plaisir qui l'exaltera jusqu'à son essence et lui donnera la clé de tout le reste.



La critique d'art, presque toujours, consiste à centrer sur une œuvre l'interrogation et l'analyse. Je préfère le contraire: cette critique que l'œuvre exerce sur moi en tant que spectateur, sa provocation, le jeu de miroirs mentaux et libidinaux qu'elle suscite, l'ouverture de passages vertigineux qui la lient et me lient aux archétypes, à ce temps hors du temps où coexistent et battent les pulsions profondes de l'humain. Le microcosme de Virginia Tentindó est un générateur de force, un projecteur vers ce temps-là. J'en reviens avec cette belle fatigue qui suit l'amour et les voyages, tout ce qui nous excentre pour nous ramener vers le centre.

COMMUNICATION & LANGAGE

Extrait de la revue

Encadré biographique
de Jacques Mousseau
Extrait du texte de Marc Kober
VIRGINIA TENTINDO :
L'INVENTION DE L'ALPHABET

Editions Armand Colin - juin 2000

Les deux faces de Virginia Tentindò

Virginia Tentindò est d'abord une artiste, un sculpteur. Mais, parce qu'il fallait vivre et pas seulement compter sur son art, elle est devenue graphiste, maquettiste et illustratrice de presse. Les deux aspects de sa créativité se sont récemment conjugués dans la réalisation d'une collection de treize petits livres, appelée « Le Mot à la lettre » (objets-bijoux à tirage limité), qui ont donné lieu en février 2000 à une exposition à la galerie La Hune-Brenner (rue de l'Abbaye, Paris VII^e) et y demeurent présentés en permanence. Virginia Tentindò s'est approprié des alphabets français et italiens, anciens, très ornés, des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et les a détournés en leur appliquant les thèmes et les techniques qui inspirent ses dessins et ses sculptures. Chacun des treize livres est réalisé autour d'un mot, de *Eros* à *Songe*. D'autres sont en cours d'exécution à partir d'autres mots : *Harmonie* à partir de l'alphabet en bois gravé de Gutenberg (1450 environ), *Artisan* à partir de l'alphabet de Fra Luca Pacioli sur la Divine proportion (1509), *Corps* à partir de l'alphabet de Geoffroy Tory (1529).

Virginia Tentindò est née à Buenos Aires (Argentine) en 1931. Elle n'a que treize ans lorsque s'affirme sa vocation artistique et qu'elle commence sa formation à l'école des beaux-arts. Elle a quinze ans lorsqu'elle expose pour la première fois à la galerie Peuser, à Buenos Aires, dix-huit lorsqu'elle y crée son propre lieu d'exposition, la galerie Vahiné, où elle enseigne le modelage.

En 1953, elle quitte l'Argentine, voyage en Italie, puis s'installe à Paris où elle expose très vite des sculptures de petit format dans différents lieux (galerie Royale, librairie Dina Vierny, etc.). En 1957, elle séjourne un an en Suède mais revient à Paris dès 1958 où elle s'impose comme sculpteur (expositions, réalisation de cinquante petits personnages pour la scène du sacre de Napoléon du film *Austerlitz* d'Abel Gance) et comme graphiste (collaboration aux éditions Robert Laffont, Mercure de France, Charpentier).

En 1970, elle entre dans le monde de la presse comme maquettiste à *Science et Vie*. Son activité se partage dès lors entre son atelier et le magazine. Elle approfondit différentes techniques de travail de la cire et du métal. En 1974, commence la série de ses séjours en Italie, à Pietrasanta, où elle crée des sculptures de grand format en terre cuite, en bronze, en marbre (dont elle apprend la technique à partir de 1976). La création est suivie de multiples expositions en Italie, Allemagne, Belgique, Suisse, et dans les principales villes de France.

En 1979, elle installe son atelier au célèbre Bateau-Lavoir, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, qui a été rénové. Elle y développe la création de sculptures-bijoux, de même inspiration surréaliste que ses statues de grand format. En 1983, elle réalise le trophée du festival de Cannes, *La Mandragore*, quatorze pièces numérotées et signées remises à quatorze comédiens et comédiennes.

Entre 1984 et 1999, elle participe à de nombreuses expositions dans des galeries et musées, notamment en 1993 au musée de Bochum (Allemagne) sur le thème de « L'Amérique latine et le surréalisme », en 1995 au musée du Prototype à Pietrasanta (Italie), en 1998 au musée de l'Érotisme (Paris) lors de son inauguration. Depuis cette même année, elle est présente dans les expositions des plasticiens de la revue *Supérieur inconnu*, dirigée par l'écrivain et critique d'art Sarane Alexandrian.

Parallèlement, elle crée 17 prototypes de dessins en style calligraphique à l'encre noire (collection « Minimes Innocences »). En 1999, elle expose un dessin grand format au musée du Papier à Pescia (Italie). Cette même année 1999, trois dessins entrent dans les collections du musée Macla, à Buenos Aires, dont elle est membre fondateur. En cette année 2000, elle est en particulier présente dans l'exposition « Il Cavallo » (sur le thème du cheval), organisée par la fondation Marino Marini en hommage à l'artiste, exposition itinérante en Italie jusqu'en 2001. En ce mois de juin, elle présente des sculptures et des dessins à la galerie La Subbia, à Pietrasanta.

Ses œuvres sont aujourd'hui exposées dans plusieurs galeries dans le monde.

CHAPELLE DE LA VISITATION
Autour de la revue Supérieur Inconnu
dirigée par Sarane Alexandrian

Texte sur l'oeuvre de
VIRGINIA TENTINDO
(encadré biographique)

Exposition du 19 janvier au 25 février 2000

VIRGINIA TENTINDO

Née à Buenos Aires, où à 18 ans elle ouvrit déjà la Galerie Vahiné et donna des cours de modelage, Virginia Tentindo présenta ses premières sculptures en 1952 dans une exposition argentine d'artistes surréalistes, avant de s'installer à Paris. Elle y eut d'abord diverses activités : secrétaire de Monsieur Philippe Soupault, maquettiste et graphiste pour plusieurs éditeurs, créatrice de miniatures (comme ses 50 figurines d'après *le Sacre de Napoléon* de David, que lui commanda Abel Gance pour son film *Austerlitz*). C'est en Toscane, en 1974, qu'elle apprit à traiter le marbre, à Torano, près des carrières de Carrare. Elle commença à la même époque à réaliser elle-même ses bronzes dans une fonderie de Bologne.

L'art de cette excellente plasticienne allie son exigeante technique d'artisan à son imagination luxuriante. Son sens du mythe est nourri par sa connaissance de la poésie, de l'ésotérisme et de la psychanalyse. Son *Chat d'octobre* (1977) appartenant au Musée d'Art Moderne de Paris, fut inspiré par le chat *d'Alice au Pays des Merveilles*. Certaines de ses formes mi-animales mi-végétales sont des réminiscences de la civilisation amérindienne. Mais toutes les sculptures qu'elle montra dans ses premières expositions personnelles, tant celle du Centre Morandi à Rome en 1976, que celle de la Galerie de l'Hôtel de Ville à Genève en 1986, témoignèrent surtout de son don d'invention spécifique. Elle est capable de donner le sentiment de la vie et du mouvement à un simple fragment du corps humain, comme la jambe surmontée d'une tête de *Carnet de bal*.

Virginia Tentindo est également l'auteur d'une remarquable collection de bijoux, dont chacun est une création originale. Ses qualités de miniaturiste se révèlent dans ses sculptures de petit format, constituant des figures-objets (chandeliers en forme de femmes, métronomes battant la mesure avec une plume de couleur, etc.) ou des allégories. Depuis peu, Virginia Tentindo s'est lancée dans la confection des livres de la série "Le Mot à la lettre", en utilisant des alphabets calligraphiques du XVIIe siècle ; elle en fait des sortes de bijoux typographiques pour les amateurs.

Références :

- La Fille avec des oiseaux dans la tête, interview avec une illustration, n° 9
- Sarane Alexandrian : Virginia Tentindo, plasticienne du quatrième règne, avec 4 illustrations (n° 16 octobre - décembre 1999)

Œuvres exposées :

- 4 sculptures en terre cuite.
- 5 sculptures en bronze.

SUPERIEUR INCONNU

Extrait de la revue

Texte de Sarane Alexandrian

*VIRGINIA TENTINDO
PLASTICIENNE DU QUATRIEME REGNE*

octobre - décembre 1999

SARANE ALEXANDRIAN

VIRGINIA TENTINDÓ
PLASTICIENNE DU QUATRIÈME RÈGNE

L'un des meilleurs penseurs de l'ésotérisme, Fabre d'Olivet, dans son *Histoire philosophique du genre humain*, a décrit l'évolution de ce qu'il appelait le « règne hominal », se distinguant des trois règnes communément reconnus, minéral, végétal et animal. Le règne hominal est la conséquence d'un Principe vital, « l'Homme universel », qui existait avant même la naissance de l'humanité et qui, si celle-ci venait à être anéantie, serait capable d'en reformer une autre spontanément. Je songe toujours à cette notion d'un quatrième règne quand je pénètre dans l'atelier de Virginia Tentindó au Bateau-Lavoir, pour une de ses dînettes entre amis qu'elle y organise gracieusement parmi les terres cuites, les bronzes et les marbres de sa faune et de sa flore sculptées. Ces formes qui combinent des têtes de félidés avec des corps d'hommes et de femmes, aux jambes qui se fondent en une seule, longue et flexible comme un serpent, ces *humanimaux*¹ ayant l'air de plantes carnivores, ne sont pas des hybrides tels qu'en fabriquent des artistes enclins à des effets insolites faciles. Ce n'est rien de sculpter par simple caprice formel une figure féminine greffée d'un élément de fleur ou de bête sauvage : il faut encore qu'elle dégage une impression de sacré, à l'instar de la déesse Sekhmet à tête de lionne des Égyptiens. L'originalité de Virginia Tentindó est justement de ne pas faire d'assemblages arbitraires, mais de suivre un plan de création comparable à celui du Démonstrateur au commencement du monde.

Son expérience vécue l'a préparée à de telles réalisations. Elle a raconté ici même, dans un entretien avec une amie², ses années d'apprentissage débutant à Buenos Aires, où elle ouvrit à dix-huit ans la galerie Vahiné et donna des cours de modelage, se continuant à Paris à travers de multiples avatars : secrétaire de Philippe Soupault, maquettiste à *Science et vie*. gra-

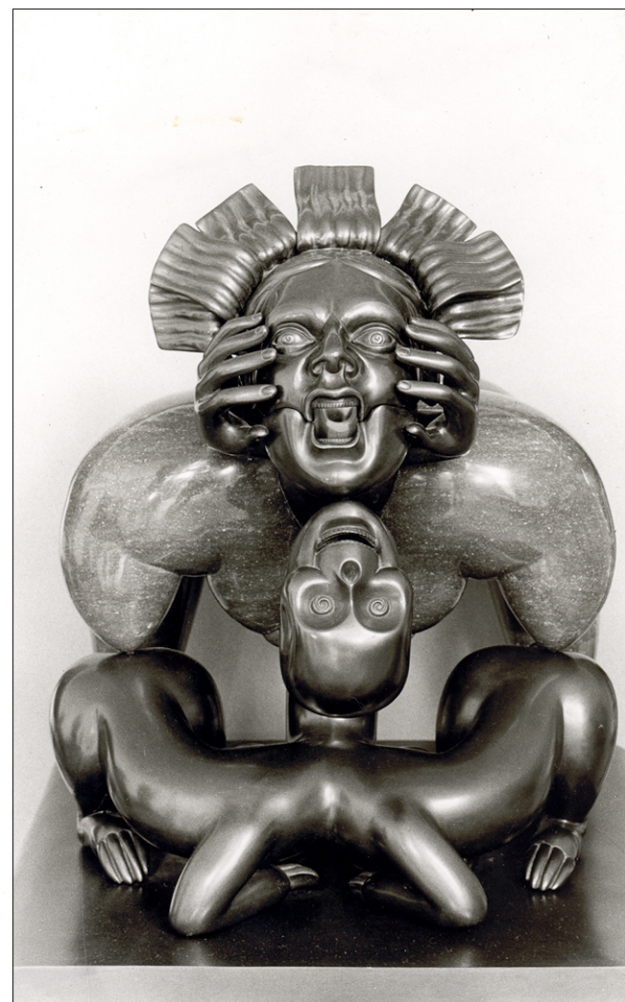
1. Terme usité dans l'entourage du ténébreux abbé Joseph Boullan, pour désigner des créatures mixtes de l'invisible cherchant à avoir des rapports amoureux avec des hommes ou des femmes.

2. Cf « La fille aux oiseaux dans la tête », in *Supérieur Inconnu* n° 9, janvier-mars 1998.

phiste et illustratrice de livres, danseuse avec la chorégraphe Muriel Jaër, créatrice d'une collection de bijoux, miniaturiste à qui Abel Gance commanda pour son film *Austerlitz* cinquante personnages de trente centimètres, d'après *Le Sacre de Napoléon* de David. C'est en surmontant par des travaux annexes les nécessités de la lutte pour la vie qu'elle arrivera à créer ses sculptures, présentées dans ses expositions personnelles en 1978 au Centre Morandi à Rome, et en 1986 à la Galerie de l'Hôtel de Ville à Genève, ainsi que dans de nombreuses expositions collectives.

Conceptrice et praticienne, Virginia Tentindó est inventive dans les moindres détails de sa technique. Elle a appris à traiter le marbre en Toscane, dès qu'elle s'installa en 1974 à Torano, près des carrières de Carrare. Dans la fonderie de Bologne où elle commença à réaliser ses bronzes, les fondeurs professionnels, d'abord réticents à la présence d'une femme parmi eux, la respectèrent bientôt pour sa dextérité à manier le touret ou la « bécane », instrument servant à injecter la cire en fusion dans ses moules. Elle les étonna même par un procédé qu'elle innova. « Je ne travaille pas en artisan, m'a-t-elle dit, mais en créatrice de la matière. Elle me questionne et je lui réponds. » À Pietrasanta, dans la Versilia, centre historique des sculpteurs et des artisans marbriers, où elle se rend chaque année et expose périodiquement au Studio La Subbia de Paola Raffo et Mariella Poli, j'ai constaté moi-même combien elle est aimée de ses confrères. Au Bar Michelangelo (situé dans la maison où Michel-Ange signa son contrat pour la façade de l'Église San Lorenzo de Florence) les visages s'éclairent de joie sitôt qu'on la voit. En outre, l'art de Virginia Tentindó est servi par sa curiosité intellectuelle incessante, qui en fait à Paris l'auditrice assidue des séminaires de psychanalyse. Elle voulut m'accompagner en octobre 1998 au colloque « Stanislas de Guaita et son cercle » parce qu'elle avait lu jadis à Rome, dans la Bibliothèque du Vatican, *Le Serpent de la Genèse*, la trilogie érudite de ce grand kabbaliste lorrain.

Or cette femme intéressante à divers égards se livre à un jeu plastique de reconstruction du vivant. Tout se passe comme si le règne hominal avait disparu, effacé par un cataclysme, et que Virginia, étant la seule rescapée, se charge de le restaurer par de nouveaux modèles. Il lui faut tâtonner, s'aider de souvenirs d'enfance, oser des alliances entre les quatre règnes pour que l'homme et la femme ressuscitent sous d'autres apparences qu'autrefois. À quoi bon refaire ce qui a déjà été fait ? L'être humain sera désormais en même temps animal, végétal et objet utilisable. Sa tête deviendra parfois une boîte dont on peut ôter le couvercle. L'animal, divinisé, lui sera associé comme l'animal-attribut sur lequel se tenait debout un dieu ou une déesse de Mésopotamie. Ainsi *Le Chat d'octobre* est le gigantesque animal-attribut qui, dressé sur ses pattes postérieures, protège l'Ève nouvelle aux jambes tor-



VIRGINIA TENTINDÓ

Ci-gît le Verbe, 1977

Porphyre et bronze patiné noir étrusque, 55 x 42 cm

sadées jaillie du sol comme une fleur. Et lui-même a pour animal-attribut le *lièvre des jours* enroulé en collier autour de son cou.

Dans cet univers régénéré, un membre est un être complet, doué d'une âme et d'une vie indépendante. La jambe surmontée d'une tête de *Carnet de bal* est prête à courir le monde en bondissant : l'artiste a dû lui attacher un lien à la cheville pour la retenir sur place. Des mains coupées errent ici ou là en servantes zélées, comme celles d'*Angle du bac* (sculpture qui fascinait Julio Cortazar), où une main tend un livre ouvert à une jeune fille nue serrant des conques marines contre ses oreilles tandis qu'une autre main lui titille le sexe. Des troncs féminins gisent à terre, posés sur leurs seins pendants, et leur tête levée a un air de béatitude malgré tout. Sont-ils destinés à ramper, ou leur créatrice n'a-t-elle voulu que vérifier les possibilités intrinsèques d'un buste ?

L'artiste que les Archontes de l'univers ont désigné pour reconstituer le règne hominal aboli se pose des problèmes de survie. Comment cette espèce humaine renaissante va-t-elle se reproduire ? Différents cas de parthéno-génèse sont prévus. En général, l'accouchement se fait par la bouche et il en sort, non un bébé, mais un adulte n'ayant pas à subir des phénomènes de croissance. Dans *Spirale danseuse*, l'accouchement prend l'allure d'une course-poursuite effrénée, dans laquelle un chien monstrueux vomit une femme en fuite dont les jambes serpentine ont des genoux en forme de têtes, aux bouches ouvertes laissant échapper des femmes nues.

La tête de mort et le phallus s'affrontent dans sa sculpture pour nous rappeler quelles sont les fatalités de la vie. Elles sont d'ailleurs interchangeables. La Mort est un clown obscène qui, dans *le Doigt dans l'œil*, arbore un énorme pénis en érection et pointe un doigt sur son anus contenant un œil. Le sexe mène à l'angoisse et à la désillusion, mais une solution est envisagée : l'androgynie. Plusieurs figures androgynes de sa sculpture sont saisissantes. L'une (*Le Singe d'une nuit d'été*) est même inquiétante, étant le Père et la Mère en un seul Être sans bras, avec un sein unique de nourrice et une verge bandée de géniteur. D'autres fois, on assiste au coït de la Mort et de la Vie : dans *Ci-gît le Verbe*, qui peut servir de fontaine, l'eau déversée par la bouche de la Vie sera engloutie par celle de la Mort pendant leur copulation. Dans *L'Arbre de vie et la tortue*, une matrone nue à tête de mort chevauche un monstre dont la gueule béante accouche d'une femme à quatre jambes, poussant avec ses pieds quatre têtes lunaires.

Les monstres de Virginia Tentindó ne relèvent pas d'une tératologie morbide. Ils s'apparentent plutôt à ceux des livres d'histoire naturelle du Moyen Âge, le *De Natura rerum* de Thomas de Cantimpré (XIII^e siècle), le *Bush der Natur* de Conrad de Magenberc écrit vers 1350, l'*Hortus Sanitatis* publié à Mayence en 1491, dont les illustrations abondent en hommes à



VIRGINIA TENTINDÓ

Chat d'octobre, 1977

Porphyre et bronze patiné noir étrusque, 54 x 22 cm

Musée d'Art Moderne, Paris



VIRGINIA TENTINDÓ
Coq et femme, 1998
 Bronze doré, 8,5 x 10,5 x 4,7 cm
 Socle en marbre noir de Belgique

deux têtes, à six bras, en taureaux à quatre mains, en chameaux ailés, et en une variété de poissons prodigieux, du poisson-oiseau au poisson-cheval. Ces êtres fantastiques étaient censés exister vraiment, au témoignage de voyageurs hallucinés. De même Virginia fait naître ses monstres de ses considérations personnelles sur le réel transfiguré. Le règne hominal du futur s'accompagnera d'un règne animal humanisé. Elle imagine la parodie d'un lion à faciès humain et d'une lionne au corps de femme à quatre paires de seins. Le sage de *Rêve sous le figuier* a pour monture deux volatiles accouplés à têtes de femmes, dont les crêtes sont des mains préhensiles. Les mêmes volatiles, toujours unis ensemble comme s'ils ne pouvaient se déplacer qu'en coïtant, sont séparés de lui dans *Rêve sans figuier*.

L'érotisme, dans l'œuvre de Virginia Tentindó, est toujours rehaussé d'humour noir. Dans ce qu'elle appelle son *Kâma Sâtra* – figurines réalisant vingt-sept positions sexuelles – les ébats du couple sont chorégraphiques : les corps font la roue ou le grand écart. Ailleurs l'anatomie féminine est réinventée pour assurer des plaisirs ambigus. *Femme au cul double* est une oran-

te à genoux, bras levés vers le ciel, qui dès qu'elle se prosterne, ce que lui permet son bassin articulé, abandonne sa croupe extérieure et dévoile sa croupe intérieure. Parfois, la femme n'a pas besoin de l'homme pour l'acte sexuel : elle porte deux « pages phalliques » sur ses épaules, c'est-à-dire deux éphèbes dont le corps se termine en long phallus-serpent. Ou elle se dresse en poirier sur la tête entre deux chats géants qui la lèchent et qu'elle masturbe à deux mains (*Le Pince-gueule*). Mais lorsqu'elle fait l'amour avec un arbre, sa jubilation est à son comble : le *Jardin d'Ariadné* montre sept femmes grimpant à sept arbres, dans des poses et des gambades trahissant leurs émois voluptueux.

L'inspiration de Virginia Tentindó semble de nature mythique, comme celle d'une religion à venir, proche du « culte théodoxique universel » que fonda Fabre d'Olivet (ce n'est pas sans raison que je la rapproche du philosophe qui dirigea sous le Directoire un journal intitulé *L'Invisible*). Les fidèles de la théophanie se réunissaient pour célébrer en des rites agraires « la céleste culture » et leur plus haut grade était celui de « Cultivateur uranite de l'Immortelle ». Virginia, qui coiffe d'une grappe de raisin certains de ses personnages, aurait été digne d'être une « Cultivatrice de l'Immortelle », et c'est pourquoi son œuvre a un charme étrange au delà de l'esthétique.



VIRGINIA TENTINDÓ et SARANE ALEXANDRIAN dans les carrières de marbre de Colonnata en Toscane, le 24 août 1999.
 Photo Anne Latour